

Pierre VALDELIÈVRE

LES VIEILLES RUES DE LILLE



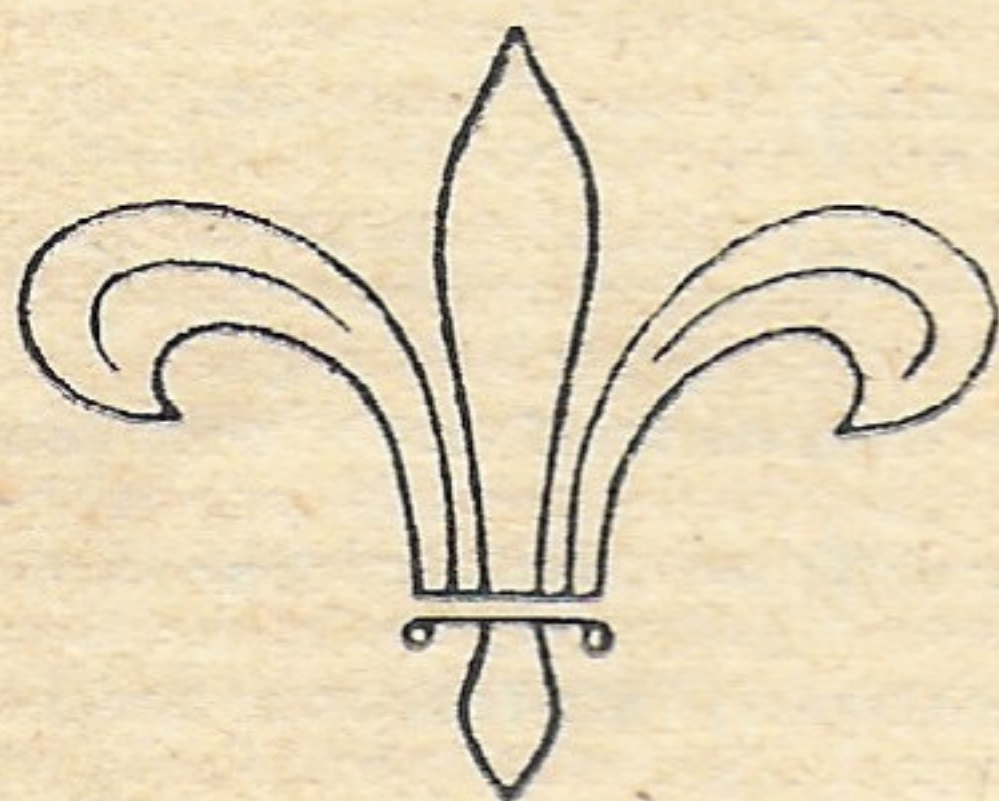
A LILLE
Chez EMILE RAOUST & C^{ie}
ÉDITEURS

1948

LES VIEILLES RUES DE LILLE

Pierre VALDELIÈVRE

LES VIEILLES RUES DE LILLE



A LILLE
Chez EMILE RAOUST & C^{ie}
ÉDITEURS

1948

C E serait toute une étude psychologique que de rechercher les raisons qui ont présidé à la dénomination des rues d'une ville, car ces choix ont été guidés par bien des préoccupations diverses d'ordre politique, confessionnel, historique ou artistique, et ceci quelquefois dans le plan national et d'autres fois dans le plan simplement régional ou local. Et comme des municipalités d'opinions et de tendances diverses et parfois opposées se sont généralement succédées dans la plupart des villes, il en résulte une bigarrure d'appellations qui n'est pas sans imprévu comme sans saveur.

Mais hélas, il est de ces célébrités qui semblent parfois bien assises pour les siècles futurs, et qui s'envolent rapidement en fumée, au point que certaines plaques apposées aux coins des rues n'évoquent plus pour les passants aucune personnalité ni aucun souvenir : *Sic transit gloria mundi*.

Il est peu de villes qui ne possèdent une rue Gambetta, une rue Carnot, une rue Pasteur, une rue d'Austerlitz, une rue de Marengo, etc..., et ces noms-là sont compris de tous, leur vogue durera aussi longtemps que notre histoire. Et cependant, de récentes enquêtes faites avant la guerre de 1940 auprès des nouvelles recrues, pour vérifier à quel point l'instruction obligatoire avait pénétré dans le peuple, ont révélé que près de 30 % des jeunes gens de vingt-et-un ans ignoraient

totalelment l'existence de Napoléon, par conséquent celle de la victoire d'Austerlitz. Quant à Marengo, un conscrit questionné répondit que c'était le nom d'une recette pour accommoder les volailles. S'il en est ainsi de personnages et de faits datant de cent-cinquante ans, qu'en doit-il être des célébrités plus anciennes dans l'histoire ?

Quels sont les Lillois qui savent aujourd'hui quelque chose concernant Augustin Drapier, Barthélémy Dorez, Louis Nicquet, Madeleine Caulier, Virginie Ghesquière, et même Jacquemars Gielée ?

Une personne à qui on demandait un jour ce qu'était Jacquemars Gielée, n'eut d'autre réponse que celle-ci : « C'est le nom d'une rue », et fut bien surprise d'apprendre qu'elle prenait l'effet pour la cause, et qu'avant d'être le nom d'une rue, c'était le nom d'une personne.

L'erreur est excusable, et il existe d'ailleurs encore de nos noms de rues dont l'origine est totalement inconnue, et nul ne saurait dire s'ils désignent une personne, un objet, ou une localité. Ces noms sont généralement fort anciens et n'ont été gardés qu'à titre de tradition. On a bien fait car on ne devrait jamais débaptiser les rues aux dénominations anciennes, elles constituent dans une cité un fonds de régionalisme, il faudrait dire même de « localisme » si le mot existait, et contribuent à donner à une ville son originalité de terroir, tels de vieux parchemins attribuant des titres nobiliaires.

Telles sont par exemple à Lille la rue DU CROQUET dont on trouve trace dans des actes officiels dès le XIV^e siècle ; la rue DOUDIN, corruption de rue d'Houdaing telle qu'elle est mentionnée dans des chartes également du XIV^e siècle ; la rue AU PÉTERINCK citée au XIII^e siècle sous le nom de rue Pestring, ce qui prouve qu'elle ne doit rien au bibliophile François Péterinck né à Lille en 1730 ; la rue DES ROBLEDs orthographiée

dès le ^{xv}^e siècle rue des Robelées ; la cour DU CHAUDRON ainsi nommée dès 1695 ; la rue DU BAS-LIÉVIN ; la place CASQUETTE ; la rue DU SEC-AREMBAULT ; la rue DE POIDS datant du ^{xiv}^e siècle, et pavée en 1513.

Il est évident que ces noms qui, en raison précisément de leur ancienneté, ont pour la plupart subi des déformations, n'ont plus de signification pour nous aujourd'hui, mais il est incontestable qu'ils ont leur saveur, et que la disparition de Péterinck ou du Sec Arembault serait infiniment regrettable.

Pour cette dernière, l'hypothèse de déformation par l'usage est la plus plausible, et on connaît l'existence à Lille au ^{xiv}^e siècle d'un certain Segard Rambault ; n'est-il pas vraisemblable que ce soit lui dont nos concitoyens aient voulu perpétuer le souvenir ? Peut-être. De même la Place DES PATINIERS porte probablement ce nom en raison d'un certain Jehan Patenier qui y habitait au ^{xiv}^e siècle.

Un autre nom manifestement déformé est celui de la Place DES REIGNEAUX. Questionnez qui il vous plaira, nul ne pourra vous dire si des reigneaux sont des légumes, des animaux ou des produits fabriqués. Or il existait à Lille au ^{xiii}^e siècle une femme nommée Dregnaux, une des rares femmes trouvère de l'époque. Marotte Dregnaux a écrit des poésies qui existent encore aujourd'hui, empreintes d'une douce sensibilité qui leur donne un charme tout spécial. Et, chose curieuse et qui la situe bien en Flandre, c'est qu'au lieu de chanter en ses vers le printemps, les fleurs, la verdure et tous les lieux communs des poètes de l'époque, elle s'attache à chanter la douceur et l'intimité du foyer, cependant qu'au dehors le brouillard, la pluie et les intempéries sévissent avec persistance. Est-ce que cela n'est pas bien caractéristique de chez nous ? Ne serait-il pas très simple et tout à fait rationnel de rectifier ce nom sans signification de Place DES REIGNEAUX, pour rendre à cette

place ce qui a été incontestablement autrefois son véritable nom de Place Dregneau ?

D'autres noms archaïques sont compréhensibles, mais leur origine très ancienne est inconnue, tels que le Passage DES TROIS ANGUILLES connu dès 1700, et la rue DES TROIS MOLETTES de la même époque. Pour cette dernière, faut-il voir une corrélation entre des fouilles faites autrefois dans le canal qui croise cette rue sous le Pont de Roubaix, et qui ont amené la découverte d'armes et d'objets divers parmi lesquels figuraient un certain nombre d'éperons en fer garnis de grosses molettes comme on en voit aux armures des chevaliers du moyen-âge ? Je ne sais. L'imagination, en cette matière, peut aller son train, et il est également permis de supposer qu'il y avait dans ces parages un atelier de ferronnier où l'on forgeait spécialement des molettes d'éperons.

Parmi les plus vieux noms de nos rues figurent ceux qui portent les noms de communautés religieuses ou d'établissements hospitaliers. Ceux-ci ont disparu pour la plupart à l'heure actuelle, mais le nom de la rue en fixe le souvenir.

Le plus ancien souvenir de ce genre est la rue DU PRIEURÉ qui tire son nom du prieuré qui y fut fondé en 1104 par Baudry, évêque de Tournai, Baudouin VII étant douzième Comte de Flandre.

Viennent ensuite la rue SAINT NICOLAS où l'hôpital Saint Nicolas est cité en 1238 ;

Puis la rue DU BÉGUINAGE qui tire son nom de l'hospice des Béguines Sainte Elisabeth, fondé en 1245 par la Comtesse Marguerite de Flandre, épouse de Guillaume de Dampierre Seigneur de Bourbon ;

Du même siècle datent la rue DE LA TRINITÉ où se trouvait l'hôpital de la Trinité fondé en 1291 par Jean du Solier, et la

rue SAINT NICAISE qui prend ce nom de l'hôpital fondé par Héla Destailleurs ;

Un peu moins ancienne est la rue DES CAPUCINS où le couvent des religieux de ce nom datait de 1594.

La rue DE LA BAIGNERIE ouverte en 1603 ne tire pas son nom comme on pourrait le croire, d'une quelconque piscine, mais de l'hôtel des Baigneries dit des Repenties, qui s'y trouvait.

En 1605 Anne du Bois fonde le couvent DES BRIGITTINES de Tenremonde dont la rue prend le nom.

En 1624, fondation du couvent DES URBANISTES qui existe encore en partie dans la rue du même nom, et est devenu l'hôtel des Canoniers sédentaires. Le 13 Fructidor an XI, il fut décrété que le corps des canoniers qui s'était illustré à la défense de Lille en 1792, sous la conduite du capitaine Ovigneur, tiendrait à perpétuité garnison dans la ville de Lille que sa valeur avait conservée à la France, et prendrait le nom de Corps des Canoniers Sédentaires de Lille, avec le droit de porter l'uniforme des canoniers réguliers. Et en 1804, le Premier Consul leur fit don, à titre de récompense nationale, de l'ancien couvent des Urbanistes désaffecté et sans emploi depuis la Révolution. C'est ce couvent, sans grande valeur archéologique d'ailleurs, qui fortement mis à mal sous l'occupation allemande de 1914-1918, achève de disparaître aujourd'hui sous la double poussée du démantèlement et de l'élargissement du Nouveau Boulevard à son entrée dans Lille.

En 1627, dans la rue DES PÉNITENTES, ouverture du couvent des Pénitentes Capucines ;

En 1628, le couvent DES CÉLESTINES donne son nom à sa rue ;

En 1677, la rue SAINT FRANÇOIS prend ce nom d'un couvent qui s'y trouvait ;

La place AUX BLEUETS se nomme ainsi dès 1703 à cause de l'Asile des Orphelins de la Grange qu'on dénommait Bleuets en raison de leur uniforme bleu ;

En 1787 la rue DES AUGUSTINS reçoit cette appellation du Collège des Augustins qui y existait depuis 1622 ;

Enfin la cour DES PAUVRES CLAIRES est ainsi désignée en souvenir d'une installation des Sœurs Grises ainsi surnommées, dont le couvent avait été fondé en cet endroit en 1451 par Marguerite d'Yorck, veuve de Charles le Téméraire.

Par contre, dans cette catégorie de l'hagiographie, l'appellation de rue SAINT GENOIS demeure inexplicable, aucun saint connu ne portant ce nom.

*
* *

Une autre série de noms a pour origine d'anciennes enseignes d'échoppes d'artisans, et plus souvent d'auberges qui y étaient situées. Telles sont : la cour DU BEAU BOUQUET où existait dès 1686 la Taverne du Beau Bouquet ; la rue DE LA RAPINE qui tient son nom de l'ancienne Taverne de la Rapine ; la rue DU BALLON qui en outre a peut-être quelque chose de commun avec l'ascension du ballon du Chevalier Blanchard le 17 Août 1785, popularisée par le tableau bien connu de L. Watteau ; la rue DE BELLE-VUE sans doute ainsi nommée par ironie, car lorsqu'elle a reçu son nom en 1872, il est fort probable que la belle vue qui avait motivé l'enseigne n'existait plus depuis longtemps, coupée par la voie du chemin de fer entre le pont supérieur de Fives, et le Mont-de-Terre.

Rues DU CHATEAU, DU CHEVALIER FRANÇAIS, DE LA CLEF, des DEUX ÉPÉES, DE LA FUNQUÉE, DU GRAND BALCON, DU

JAMBON, DU PETIT PAON, DU SABOT, DES TROIS COURONNES, autant d'enseignes d'établissements disparus, et dont il est intéressant de voir la survivance sur les plaques en émail bleu. Pour d'autres, les enseignes existent encore, reprises par des commerçants soucieux de perpétuer les traditions, telles que la rue DU BLEU MOUTON et la Place DU LION D'OR.

Parmi les noms de rues provenant d'enseignes, on peut encore citer celui de la rue DU LONG POT, dû au cabaret du Long Pot. Cette voie possède des titres de noblesse, car il en est fait mention dans l'historique du siège de Lille de 1792, sous le nom de Sentier du Long Pot. C'est le long de cette voie, alors simple chemin de terre au milieu des champs dans l'espace qui séparait l'agglomération de Fives, des fortifications de Lille, que l'ennemi creusa une ligne de tranchées pour s'approcher de la ville investie, et les moyens de défense des assiégés ne leur permirent pas de briser cette avance, si bien que la tranchée du sentier du Long Pot fut un des points d'où partirent les coups les plus meurtriers, et la rue DU BOMBARDEMENT située derrière la Porte de Tournai marque l'endroit où les dévastations furent le plus intenses.

La rue BOURJEMBOIS tire aussi sa célébrité du siège de 1792. Il existait en cet endroit, à l'entrée du territoire de Fives, une ferme dite Ferme du Bourget, située au milieu d'un bosquet de pépinières, ce qui l'avait fait surnommer par contraction le Bourjembois, et qui durant toute la durée du siège fut le point de mire de la batterie autrichienne installée à la lisière du bois d'Annappes. A la levée du siège il ne restait plus de cette ferme que des débris fumants, mais le nom est demeuré à la rue tracée plus tard sur son emplacement.

Le chemin DES ALOUETTES perpétue le souvenir d'un ancien moulin à huile qui portait ce nom ;

La rue DE L'ALCAZAR est ainsi désignée en raison d'un

établissement de bals et concerts populaires et de tirs à l'arc, qui y était installé sous cette enseigne.

Et dans cette catégorie mentionnons encore la rue D'AMIENS dont l'appellation véritable est rue Damiens, ainsi nommée primitivement à cause de l'Hostellerie Damiens ouverte à l'angle de la rue Notre-Dame, et dont on trouve trace dans des écrits de 1615.

Une déformation analogue est survenue à la rue MALCENSE qui était autrefois la rue Mal Cense, ce qui se traduirait aujourd'hui par mauvaise ferme.

* * *

Nous arrivons maintenant aux célébrités lilloises. Les unes sont modernes et connues de tous, tels Adolphe Casse, Auguste Angellier ou Albert Samain ; mais combien d'autres sont ensevelies souvent bien à tort dans l'oubli et l'indifférence.

Qui connaît aujourd'hui, par exemple, Allard du Gauquier Antoine Tacq, Barthélémy Dorez, Malus ou Patou ?

Pour rendre à chacun selon ses mérites, procédons par ordre et distinguons les artistes, écrivains, savants, peintres, musiciens et architectes, les industriels, puis les héros des fastes militaires.

ALAIN DE L'ISLE né à Lille en 1114, surnommé le Docteur Universel, fut un des plus réputés professeurs de théologie à l'Université de Paris, et ses efforts tendirent à donner à la philosophie le langage et les agréments de la poésie. Il se retira à l'abbaye de Citaux où il mourut en 1203, c'est donc un des plus anciens savants lillois. Ses ouvrages sont l'Anti-Claudien, poème philosophique, et le Livre des Paraboles.

GAUTHIER DE CHATILLON, également au XII^e siècle n'a laissé que des œuvres écrites en latin.

De la même époque deux poètes nés à Lille ont laissé un nom, ce sont JACQUEMARS GIÉLÉE et Marotte Dregnaux.

L'existence du trouvère Jacquemars Giélée est fixée selon toute probabilité entre 1240 et 1290, il est par conséquent en date le premier poète authentiquement lillois. Il est l'auteur de la quatrième phase du cycle du Roman de Renart, connu sous le nom de Renart-le-Novel. C'est une œuvre considérable en un français suffisamment proche de notre langue actuelle pour qu'il puisse être facilement compris, et sa réputation universelle est égale à celle du Roman de la Rose qui l'a précédé de peu, et ce qui est plein d'intérêt pour nous c'est qu'elle est datée dans ses cinq derniers vers, de l'an 1288, et signée

*en une ville
qu'on apièle en Flandres, L'Isle.*

Marotte Dregnaux que nous avons déjà mentionnée a incontestablement donné son nom à la Place DES REIGNEAUX. Elle a laissé des œuvres poétiques en ce langage un peu naïf du XIII^e siècle qui convient si bien à cette poésie jeune et de forme encore hésitante, et plus d'un de ses poèmes fait penser à Charles d'Orléans :

*Le temps a laissé son manteau
De vent, de froidure et de pluye...*

Une femme encore, ANTOINETTE BOURIGNON, née à Lille en 1616 et morte en Hollande en 1680, a écrit plus de vingt volumes de traités de philosophie mystique, dont les principaux sont : De l'Aveuglement des Hommes, Du Nouveau Ciel, et Du règne de l'Antechrist.

De la même époque est BRULE-MAISON, surnom de François

de Cottignies (1678-1740), auteur de nombreuses chansons en patois de Lille. Son sobriquet lui vient de ce que, chantant dans les rues, il avait l'habitude pour attirer la foule autour de ses tréteaux, de mettre le feu à une petite maisonnette en carton qu'il tenait au bout d'une perche. Ce minuscule incendie renouvelé chaque jour suffisait à attirer à lui tous les badauds. Il fut une célébrité en son temps, et a été inhumé dans l'ancienne église Saint-Étienne détruite au bombardement de 1792.

Son épitaphe, composée par son fils, débutait ainsi :

CY-GIT UN FAISEUR DE CHANSONS
QU'ON APPELAIT BRULE-MAISONS
MORT A SOIXANTE-DEUX ANS D'ÂGE
FAULTE DE VIVRE DAVANTAGE

CHEVALIER DE L'ÉSPINARD fonda en 1792 le premier journal lillois, et ALEXANDRE LELEUX (1812-1873) présida durant de nombreuses années aux destinées de l'*Echo du Nord* dont il fit à l'époque le premier journal de province.

François PATOU (1686-1758) fut un célèbre jurisconsulte, avocat au Parlement, et Conseiller-pensionnaire des États de Lille. Il a écrit notamment un Commentaire sur la Coutume de Lille. Le droit n'était pas encore fixé à cette époque pour toute la France, comme il l'est aujourd'hui, et de tels travaux sur les usages locaux, auxquels se livraient d'éminents commentateurs dans chaque région, tenaient lieu de code local, et l'ouvrage de Patou fit longtemps autorité dans le ressort de Lille.

Nous arrivons ensuite à AUGUSTE ANGELLIER, à ALBERT SAMAIN et à DESROUSSEaux qui sont des contemporains suffisamment connus pour qu'il ne soit pas nécessaire d'y insister ; le premier longtemps doyen de la Faculté des Lettres de Lille, et auteur entre autres de « A l'Amie perdue » ; le second né

en plein cœur de Lille, au parvis Saint-Maurice, que le recul de vingt-cinq années a permis de classer parmi les premiers poètes élégiaques, avec son « Jardin de l'Infante », et « Aux Flancs du Vase » ; et le troisième né dans le quartier Saint-Sauveur, auteur des Chansons et Pasquilles Lilloises. Tous trois ont leur monument : le premier dans le square de la rue Jeanne d'Arc derrière la bibliothèque universitaire, œuvre de Déplechin, le second au Jardin Vauban, œuvre d'Yvonne Serruys, et le dernier dans la rue Nationale à l'entrée du Square de Jussieu, où le sculpteur lillois Déplechin a fixé son effigie dans un buste qui surmonte le groupe de la dentellière berçant son P'tit Quinquin.

Deux peintres lillois du XVII^e siècle ont laissé leur nom à des rues de Lille, ce sont ARNOULD DE VUEZ (1642-1720) qui, né à Saint-Omer passa toute sa carrière artistique à Lille, où il orna en particulier de fresques réputées, le Couvent des Carmes Chaussés situé rue Princesse à l'emplacement actuel de la Caserne Négrier ; et JEAN-BAPTISTE MONNOYER (1636-1699) auteur de tant de tableaux de fleurs si cotés, et dont le Musée du Louvre possède jusqu'à onze toiles.

Deux musiciens également : ALLARD DU GAUQUIER, qui fut au XVI^e siècle maître-de-chapelle de l'Archiduc Matthias, fils de l'Empereur Maximilien II ; et LALO dont le nom demeurera surtout comme auteur de l'opéra *Le Roi d'Ys*.

* * *

Parmi les noms provenant des souvenirs militaires spéciaux à la ville de Lille, on peut faire une place particulière à ceux qui ont leur origine dans le fameux siège de 1792.

En premier lieu c'est le BARBIER MAES dont l'histoire est bien connue, qui pour raser ses clients pendant le bombar-

dement, se servit comme plat à barbe d'un morceau de bombe autrichienne qui venait d'éclater devant sa maison.

Le MAIRE ANDRÉ (1735-1812) qui à l'époque du siège présidait aux destinées de la ville. C'est lui qui, le 29 Septembre 1792, envoya la fière réponse de la ville à l'ultimatum du Prince Albert de Saxe : « Nous venons de renouveler notre serment d'être fidèles à la Nation, de maintenir l'égalité et la liberté, ou de mourir à notre poste. Nous ne sommes pas des parjures ».

Cette réponse avait été rédigée par l'officier municipal député du Tiers-État SCHEPERS, et cela valait bien la peine qu'une rue conservât aussi le nom de ce dernier.

La rue du Maire-André ne porte ce nom que depuis 1898, elle était auparavant la rue André ; mais à cette époque où toute la France était divisée en deux camps par les passions que suscitait l'affaire Dreyfus, les anti-dreyfusards demandèrent au Conseil Municipal que fût ajoutée cette précision de *Maire* André, pour qu'il fût bien entendu que la rue en question ne devait rien au Général André, ce qui fut acquis sans difficultés. La riposte d'ailleurs ne se fit pas attendre, car les partisans de Dreyfus, demandèrent incontinent que la rue Mercier fût appelée rue ALPHONSE-MERCIER afin d'écarter toute équivoque relative au Général Mercier.

Et voilà comment l'affaire Dreyfus valut aux Lillois des précisions supplémentaires sur deux de leurs rues.

Le soubassement de la colonne de la Grand'Place, élevée en 1842, cinquante ans après les événements, porte les paroles historiques du serment d'André, gravées dans la pierre pour l'édification et l'orgueil des Lillois à venir. Cette colonne commémorative, œuvre de l'architecte Benvignat, fut inaugurée par le maire BIGO-DANEL, celui qui a laissé son nom à une portion

de boulevard, et la statue communément appelée « La Déesse », qui dans l'esprit du sculpteur Bra symbolisait « Lille Républicaine », reproduit les traits de l'épouse du maire qui a posé dans ce but devant l'artiste.

Les forces militaires de la ville étaient, durant le siège de 1792, sous le commandement du Maréchal-de-Camp RUAULT. A ce titre, il fut également appelé à répondre à la sommation autrichienne ; sa réponse est moins connue que celle du maire André, mais n'est pas moins énergique : « La garnison que j'ai l'honneur de commander, et moi, sommes résolus à nous ensevelir sous les ruines de cette place plutôt que de la rendre à nos ennemis ». Cette mâle réplique est gravée sur le fronton d'un mur du fort du Réduit.

Sous les ordres de Ruault, deux officiers ont également leurs noms perpétués par deux rues, ce sont le Capitaine LOUIS NICQUET et le Capitaine Charlemagne OVIGNEUR (1759-1831).

Ces souvenirs du mémorable siège de 1792 (1) sont ceux qui tiennent particulièrement au cœur des Lillois, mais il est d'autres souvenirs militaires dont on trouve trace au fronton de nos rues.

Ce sont les deux sœurs FERNIG (1776-1841), héroïnes des guerres de la première République dans le Nord : MADELEINE CAULIER, lilloise intrépide qui en 1708 traversa à deux reprises

(1) C'était la dixième fois qu'était investie la Ville de Lille qui avait à cette époque déjà soutenu les sièges suivants :

En 1053, par l'Empereur Henri III d'Allemagne.

En 1128, par Louis VI le Gros.

En 1213, par Philippe-Auguste.

En 1214, second siège par Philippe-Auguste et incendie de la ville.

En 1297, par Philippe-le-Bel.

En 1302, par Jean de Namur, fils de Guy de Dampierre.

En 1304, par Charles IV le Bel.

En 1667, par Louis XIV.

En 1708, par les coalisés commandés par John Churchill, duc de Malborough, le héros de la chanson « *Malbroucq s'en va-t-en guerre* ». Il convient d'y ajouter aujourd'hui un onzième siège par les Allemands en 1914.

les lignes ennemies, au péril de sa vie, pour porter au Maréchal de Boufflers assiégé dans la Citadelle, les dépêches de l'armée française ; c'est VIRGINIE GHESQUIÈRE, qui née à Deulémont en 1768, se fit incorporer à la place de son frère et servit pendant six ans avec distinction au 27^e régiment de ligne, où elle devint sergent. Ayant été blessée, l'autorité militaire reconnut son sexe, ce qui lui valut son congé et la Croix de la Légion d'Honneur. Elle mourut en 1867 à Issy, près de Paris, à l'Hospice des Petits-Ménages ; enfin BOUFFLERS (1644-1711), Maréchal de France, qui en 1708 défendit la Citadelle contre les troupes du duc de Marlborough.

Souvenirs de temps plus anciens, nous trouvons JEANNE MAILLOTTE, hôtesse du Cabaret de l'Arc, sur l'emplacement de l'actuelle Place aux Bleuets. Le 29 Juillet 1532 elle se mit à la tête d'un groupe d'archers et repoussa les Confédérés de Tournai et de Menin surnommés les Hurlus, qui allaient s'emparer de Lille par surprise et piller la ville. En outre de la rue qui porte son nom, son souvenir est perpétué par une statue érigée dans le square du Boulevard du Peuple Belge, œuvre de Edgard Boutry.

Plus haut encore dans l'histoire, voici GUY DE DAMPIERRE, comte de Flandre en 1262, fils de Guillaume de Dampierre et de Marguerite de Constantinople. Il épousa successivement Mechtilde de Béthune et Élisabeth de Luxembourg, et mourut en 1305, laissant huit fils et huit filles.

Et tout à l'origine de notre histoire, aux confins mêmes de la légende, c'est LYDÉRIC fils de Salvaert de Dijon et d'Hermengarde. Sa mère poursuivie par les soldats de Phinaert, seigneur du château du Buc, lui aurait donné le jour près de la FONTAINE DEL SAULX où un ermite l'aurait recueilli et élevé. La Fontaine del saulx, c'est-à-dire la fontaine au milieu des saules, existe encore aujourd'hui, englobée dans l'enceinte de

Lille. Elle a plusieurs sources, dont l'une est située au-dessous du Palais Rameau, et une autre sourd dans le sous-sol de l'immeuble situé 49, rue Boucher-de-Perthes.

Lydéric, devenu grand, tua Phinaert en combat singulier et devint maître du château du Buc (qui se trouvait à l'emplacement actuel de la basilique de Notre-Dame de la Treille) et sous le nom de Liedéric-le-Buc fut constitué premier Forestier de Flandre par le roi Dagobert, en 621. Il gouverna la Flandre durant cinquante-deux ans et mourut âgé de quatre-vingt-douze ans, ayant épousé Richtilde, fille de Clotaire, roi de France, et fut inhumé à Aire.

Les anciens souvenirs de l'histoire de Lille sont encore signalés par la rue COMTESSE en mémoire de la Comtesse Jeanne, fille aînée du Comte de Flandre Baudouin IX. Elle a comblé Lille de ses libéralités et fonda notamment en 1237 l'Hôpital Notre-Dame, connu aujourd'hui sous le nom d'Hospice Comtesse. Dans la suite elle fit don à cette institution de la Cense du Metz, ce qui a été à l'origine de la rue DU METZ, laquelle n'a rien à voir avec la capitale du royaume d'Austrasie.

La comtesse Jeanne épousa successivement Don Ferdinand fils de Sanchez, roi de Portugal, et Thomas, fils de Thomas, comte de Savoie. Elle mourut sans enfant en 1244, entourée de la vénération de tous les Lillois, et fut ensevelie au monastère de Marquette qu'elle avait fondé, laissant le comté de Flandre entre les mains de sa sœur Marguerite, laquelle fut la mère de Guy de Dampierre.

Et pour représenter les gloires militaires des temps modernes, c'est le Général FAIDHERBE, qui a, sur la Place de la République sa statue, œuvre du sculpteur Mercier.

Dans un autre ordre d'idées, quelques philanthropes : GANTOIS, bourgeois de Lille, qui en 1466 fonda l'Hospice Gantois ; les frères Pierre et Hubert DÉLIOT qui en 1554

fondèrent une école pour deux-cents enfants pauvres sous le nom d'École des Grisons.

Des architectes : AUGUSTE MOURCOU, auteur de l'hôpital Sainte Eugénie (aujourd'hui appelé hôpital de la Charité), et du Palais Rameau ; SIMON VOLLANT qui nous a laissé le beau monument de la Porte de Paris, dont il a fait la façade extérieure. Celui-ci étant adossé aux fortifications du XVII^e siècle, se trouva dénudé lors du démantèlement consécutif à l'agrandissement de Lille de 1860, et la face postérieure vers la rue de Paris, est moderne, elle est l'œuvre de Louis Cordonnier. GOMBERT (1725-1801), à qui nous devons les églises Saint-André et Saint-Étienne, ainsi que l'ancien Hôtel des Monnaies, aujourd'hui la Centrale des Œuvres de l'Évêché.

LEQUEUX (1753-1786), auteur de l'ancienne Intendance, qui après avoir été la Préfecture du Nord, est devenue à l'heure actuelle l'Évêché de Lille. C'est également lui qui fit l'ancien théâtre incendié en 1903.

COLBRANT (1806-1856) fondateur de la dotation Colbrant en faveur des élèves architectes indigents.

Enfin, JULIEN DESTREE nommé en 1651 Maître des Œuvres de la ville, et qui construisit en 1652 le joyau d'architecture que constitue la vieille Bourse.

Les diverses industries qui ont été à l'origine de la prospérité de notre ville sont représentées par ANTOINE TACQ, qui en 1594 fonda la première imprimerie lilloise ; CORMONTAIGNE, qui ouvrit une manufacture de fils d'or et d'argent pour la fabrication de nos belles étoffes de brocart qui s'en allaient porter dans tous les pays la réputation de la Flandre ; GUILLAUME WERNIERS fabricant en 1701 des fameuses tapisseries de haute lisse qui reproduisaient les scènes de kermesses de Téniers et Jordaens ; JACQUES FEBVRIER à qui Lille doit en

1698 sa première fabrique de faïences d'où sortirent tant d'objets qui consacrèrent partout le renom de nos industries d'art.

BARTHÉLÉMY DOREZ perfectionna les procédés de fabrication et ouvrit au quai du Wault, en 1711, la première fabrique de porcelaine tendre. Ces deux industries ont aujourd'hui disparu chez nous, mais la réputation de la faïence et de la porcelaine de Lille est demeurée.

AUGUSTIN DRAPIER était un pharmacien lillois qui s'attacha à l'étude de l'extraction du sucre de la betterave. Le Blocus continental ayant privé l'Europe du sucre de canne que l'Angleterre importait de ses colonies, il convenait de trouver un produit susceptible de le remplacer. Les longues expériences de Drapier ayant enfin abouti, il présenta en 1811 à la Société d'Encouragement le premier pain de sucre fabriqué à Lille, et ceci fut à l'origine de la prospérité de l'industrie sucrière du Nord.

En connexion avec cette industrie, MALUS (1775-1812) se livra à de savantes études sur la polarisation de la lumière, en vue de la réalisation du saccharimètre. Il fut président de la Société des Sciences en 1804.

Le chimiste NICOLAS LEBLANC (1753-1806) a doté l'industrie du procédé de fabrication de la soude artificielle.

Chimiste et mathématicien renommé était également Charles DELEZENNE (1776-1866).

DENIS GODEFROY, historiographe de France, que Louis XIV nomma en 1668, garde des archives de la Chambre des Comptes de Lille.

La Place PHILIPPE LEBON ne rappelle pas Philippe III duc de Bourgogne, dit le bon. Elle doit son nom à un ingénieur (1767-1804) qui est l'inventeur du gaz d'éclairage.

ADOLPHE CASSE, mort en 1889 est le créateur de l'industrie du linge damassé.

Il convient de mentionner ici la rue DE BRIGODE qui porte le nom du maire de Lille en 1815. Celui-ci habitait à cette époque l'Hôtel d'Avelin connu également sous le nom d'Hôtel du Maisniel (actuellement l'Hôtel Académique de la rue Saint-Jacques). C'est en cet immeuble que, le 20 Mars 1815, le roi Louis XVIII, dans sa fuite vers Gand, au début de la période des Cent Jours, fut hébergé par Monsieur de Brigode.

Par contre il est des noms qui demeurent des énigmes. Quel est par exemple ce GROS GÉRARD dont l'obésité lui a valu de passer à la postérité ?

On a dit que ce nom était un hommage rendu aux deux peintres d'histoire Gros (1711-1835) et Gérard (1770-1837). C'est peu probable : d'une part il n'y avait aucune raison spéciale pour que le souvenir de ces deux artistes fût consacré à Lille, le premier étant né à Paris, et le second à Rome ; et d'autre part il n'est pas d'usage d'associer ainsi deux noms pour dénommer une rue. Nous avons la rue RACINE et la rue CORNEILLE, mais nous n'avons pas la rue Racine et Corneille. Et d'ailleurs s'il en était ainsi, le nom serait vraisemblablement rue Gros et Gérard.

Il faut donc en revenir à l'obésité de ce Gérard inconnu que son infirmité fera vivre dans l'histoire au même titre que Berthe au Grand Pied.

*
* *

Nous trouvons ensuite des noms spécifiquement lillois, dont quelques-uns ont une véritable saveur de terroir. La rue de BAN-DE-WEDDE, c'est-à-dire rue du Marché à la Wedde, au même titre que nous avons le MARCHÉ AUX CHEVAUX, la rue du MARCHÉ AUX POULETS, et d'autres du même genre. C'est dans cette rue que se tenait le marché de la wedde qui

est une plante tinctoriale dont il se faisait grand commerce à Lille, et dont l'emploi a été supplanté par celui de l'indigo.

C'est dans ce quartier, à l'abri de la Noble Tour, construite en 1402, qu'étaient groupés les ateliers où se traitaient les plantes tinctoriales, comme en témoigne encore la rue des MOULINS DE GARANCE existant depuis le XIV^e siècle.

Le nom de rue du COURT-DEBOUT peut sembler une plaisanterie, car on n'a jamais vu courir assis. Lors du percement de la rue du Bleu-Mouton, celle-ci coupa perpendiculairement une artère existante en deux parties inégales, créant ainsi un long tronçon et un autre plus court. Or en patois de Lille, l'extrémité d'un objet ne s'appelle pas un bout, mais un *debout* ; il y a donc eu dans ce sectionnement de la rue un long debout et un court debout. Le premier a disparu englobé dans le pâté de maisons limité par la rue d'Amiens, et le second a subsisté, gardant ce nom de COURT DEBOUT que lui avait donné la logique populaire.

Cette appellation n'est d'ailleurs pas isolée : il existait jadis auprès de la Porte de Paris, avant le tracé de la Place Simon Volland, une cour du VERT DEBOUT aujourd'hui disparue, et dont le nom s'explique de la même façon, car son extrémité c'est-à-dire son debout, aboutissait aux remparts, s'ouvrant ainsi sur un horizon verdoyant. De même l'ancienne rue du ROUGE-DEBOUT dont l'appellation a une origine analogue.

La rue DES ÉTAQUES (ancienne rue Saint Denis) marque aussi un vieux souvenir lillois. Son nom s'orthographiait à l'origine rue des Estaques : une estaque est un pieu ou un poteau de bois fiché en terre (il reste de ce terme le mot estacade qui désigne une jetée ou une digue bâtie sur des pieux de bois). Lorsque la peste sévissait en ville, il était d'usage de planter une estaque dans le sol devant la porte des maisons où il y avait des pestiférés, pour signaler le danger de contagion.

Lors d'une épidémie particulièrement virulente, le nombre des malades fut si grand dans cette rue Saint Denis, que presque toutes les maisons étaient marquées d'une estaque. Une fois le fléau passé, la rue garda le nom.

La rue D'ANGLETERRE est ainsi désignée en souvenir du séjour qu'y a fait en 1165 Saint Thomas de Cantorbéry ; sur la façade de l'immeuble portant le numéro 8, figure une inscription qui rappelle cette visite.

La Cour DES ÉLITES : encore une corruption de mots, son vrai nom est Cour des Lites, tel qu'il figure dans un écrit de 1695. Les lites étaient des sortes de tréteaux en bois sur lesquels les drapiers faisaient sécher leurs étoffes, ce qui laisse supposer que de nombreux drapiers exerçaient leur industrie en cet endroit.

Même remarque pour la rue DES SUAİRES. Cette appellation macabre doit être rectifiée en rue des Sueurs, en raison du grand nombre de cordonniers qui y étaient installés et portaient ce nom (du latin *sutores*).

L'étrange appellation de rue DES CHATS BOSSUS est aussi une déformation de rue des Cabochus. Dans cette rue étaient groupés les tanneurs qui avaient l'habitude d'exposer au-dessus de leur porte des caboches, ou crânes d'animaux dépouillés, et une caboches se disait en patois de Lille, un *cabochu*. Un cabaret s'ouvrit dans cette rue sous l'enseigne d'un jeu de mots patois : « Aux trois cats bochus », ce qui a été ensuite francisé sous l'appellation de chats bossus.

La rue NEUVE n'est plus neuve que de nom, sa création remonte au xvi^e siècle. De même la rue DU NOUVEAU SIÈCLE, ouverte en 1700, ainsi que la rue DU PONT NEUF, le dit pont ayant été construit en 1701 sous le nom de Pont Royal ; il est l'œuvre de Jean Volland, fils de Simon Volland, l'auteur de la Porte de Paris.

En ce qui concerne la rue NEUVE, M. E. RAOUST nous communique les intéressantes précisions suivantes :

« Cette rue a ses lettres de noblesse et l'on peut dire, sinon qu'elle remonte aux Croisades, du moins qu'elle remonte aux Tournois.

« En effet, à l'endroit qu'occupe la rue Neuve, existait primitivement une ruelle, une impasse dite de « l'*Épinette* », débouchant sur la place du Marché (Grande Place) là où se trouvait l'Hôtel de l'*Épinette*. Ce nom rappelait les tournois célèbres, dits Tournois de l'*Épinette* qui eurent lieu chaque année Grande Place, du XIII^e au XVI^e siècle et qui attiraient la noblesse de toute la Flandre ; le vainqueur du tournoi prenait pendant un an le titre de « Roi de l'*Épinette* ».

« Au XV^e siècle, la rue de Paris (appelée alors rue des Malades) avait une circulation très active, elle était la seule voie directe qui conduisait des Portes de Fives, des Malades et du Molinel à la Grand'Place. Les jours de marché, il y avait un tel encombrement qu'il y avait danger à suivre cette rue.

» En 1535, pour décongestionner cette voie, le Magistrat eut l'idée de percer une rue parallèle qui canaliserait le trafic venant de la porte du Molinel en prolongeant la rue des Tanneurs vers la Grand'Place. Cette rue s'appela longtemps rue « Neuve de l'*Épinette* », pour garder ensuite le simple nom de rue NEUVE.

» Un recensement de 1699 porte que la rue Neuve avait alors vingt-deux maisons en maçonnerie et pierre et vingt-six maisons en bois ; c'est cette année là que furent construites les six premières maisons de la rue vers la Grand'Place (n^o 1 à 11) aux façades si pittoresques.

» En 1730, il subsistait encore seize maisons en bois.

» La rue Neuve fut très vite une voie très active ; elle est aujourd'hui la rue la plus gaie et la plus animée de la ville ».

Dans cet ordre d'idées, une autre rue qui a perdu depuis longtemps le droit de porter son nom, est la rue SANS PAVÉS. Ouverte en 1559, elle est demeurée effectivement sans pavés pendant cent-dix ans. Son pavage date de 1669, voici donc plus de deux siècles et demi que son appellation ne répond plus qu'à un vieux souvenir.

La rue DES MOLFONDS dont le nom devrait s'écrire en deux mots pour garder sa signification, est ainsi appelée parce qu'elle est construite sur les terrains marécageux (mol fonds) encerclés par le Becquerel et la Riviérette, affluents de l'Arbonnoise aujourd'hui canalisés dans les égouts qui sillonnent ce quartier.

C'est sur les bords de la Riviérette dont ils utilisaient les eaux pour les besoins de leur industrie, qu'étaient installés des tanneurs qui ont laissé leur nom à la rue DES TANNEURS.

Sur les berges de ces cours d'eau poussaient des osiers dont on se servait pour confectionner des paniers, ou mannes, et les artisans qui les fabriquaient étaient des manneliers. Les membres de cette corporation étaient groupés dans la petite rue DES MANNELIERS, avant l'élargissement qui en fut opéré en 1652 en vue de la construction de la Bourse, et la nouvelle artère a gardé le nom.

La rue DU MOLINEL aboutissait à la Porte du Molinel détruite en 1603, et cette porte était ainsi nommée parce qu'elle était surmontée d'un petit moulin à vent. Elle était située à peu près à hauteur de l'angle de la rue DE L'A.B.C., et cette dernière a reçu ce nom parce qu'il s'y trouvait une école dont l'existence est mentionnée dès 1584.

Auprès de cette vieille porte existait un étang connu sous

le nom d'Étang du Molinel ; le mot étang se dit *Plasch* en flamand, et la rue construite en 1603 sur le terrain comblé lors de la démolition de la porte prit tout naturellement le nom de rue du Plasch. Celui-ci par corruption s'est transformé dans la suite en rue DU PLAT. La proximité de cette dernière avec la rue du Barbier Maes qui lui est postérieure de près de deux-cents ans, laisse penser aujourd'hui qu'il s'agit du fameux plat à barbe du barbier Maes ; la confusion est explicable, mais n'en est pas moins une erreur.

Pourquoi la rue DES ARTS ? On n'a jamais ouï dire qu'il s'y soit trouvé quelque atelier d'artiste, mais il faut se souvenir que c'est dans le couvent des Récollets qui y était situé depuis le XIII^e siècle, que fut constitué en 1793 le dépôt des livres, tableaux et objets d'art provenant des abbayes et des églises désaffectées par la Révolution ; le grand nombre des objets précieux qui y ont été entassés en a fait pendant un temps l'abri d'une collection d'art de valeur inestimable.

Rue DE LA JUSTICE : rien de commun avec le Palais de Justice, mais c'est en bordure de l'ancien chemin de la Justice hors la ville, auprès du carrefour des Quatre Chemins, que se faisaient autrefois les exécutions capitales. Mentionnons en passant que l'actuelle Place DES QUATRE CHEMINS est en réalité un croisement de six rues, aussi son appellation serait-elle incompréhensible si on ne savait qu'elle marque l'emplacement de cet ancien carrefour de quatre chemins de terre à travers la campagne, dont l'un conduisait à la potence.

Que penser de la rue DU PONT-A-RAISNES ? En patois lillois des raisnes sont des grenouilles (1) ; c'est tout simplement la rue du pont-aux-grenouilles. N'oublions pas que Lille a été bâtie sur des marécages, et que durant de longues années

(1) En latin *rana*.

il a subsisté un peu partout des étangs et des pièces d'eau où la pêche était fructueuse. La plupart des Lillois ignorant cette étymologie, nomment à tort cette rue, rue du Pont-à-Raimes et on cite la mésaventure de quelqu'un qui voulant écrire à un habitant de cette rue, libella son adresse :

Monsieur X...

Rue du Pont

à Raimes (Nord)

La lettre alla tout droit à Raimes près de Valenciennes d'où elle revint avec la mention : rue inconnue à Raimes.

La rue MARAIS ainsi que la rue DES PONTS DE COMINES sont encore des vestiges de cette origine aquatique ; un cours d'eau parcourait cette dernière, en bordure des maisons, sur le côté des numéros pairs, ce qui nécessitait un petit pont devant chaque porte.

La rue DES STATIONS est la voie que suivaient les pèlerins dans la traversée d'Esquermes pour se rendre à la chapelle de Notre-Dame de Réconciliation, ou à l'église de Notre-Dame de Grâce à Loos. Le chemin était long, et il était d'usage de faire plusieurs stations en cours de route, d'où cette appellation toute logique.

Les personnes qui parcourent la rue DE LA VIEILLE COMÉDIE cherchent vainement de quelle comédie il s'agit. A l'angle de cette rue et de la rue des Fossés, fut construite en 1700 une salle de Théâtre appelée Salle de la Comédie, dont l'ouverture fut autorisée par le Magistrat en 1701, et qui fut le Théâtre de Lille pendant de nombreuses années. C'est là qu'en 1741 fut créée la pièce de Mahomet, de Voltaire, en présence de l'auteur. L'immeuble existe encore, mais a été divisé en maisons particulières, sur la façade desquelles on peut encore voir

aujourd'hui des parcelles d'une frise représentant des attributs théâtraux, qui entourait le monument à hauteur du premier étage. En 1785, fut édifié un autre théâtre, ce qui motiva le nom donné à la rue où se trouvait l'ancienne Salle de Comédie.

Que penser de la rue DE LA QUENNETTE ? Le mot wallon *quenne* signifie une cruche, par conséquent une quennette est une petite cruche. « La quennette, dit V. Derode, était une mesure de capacité en usage en Flandre, et qui équivalait à peu près au litre ». Le mot d'ailleurs a été francisé sous le terme de canette. Cette rue aboutissait à la Fontaine de la Kennette aujourd'hui disparue, et dont l'existence était signalée dès le XIV^e siècle.

Il est évident qu'un certain nombre de noms de rues ne peuvent être compris si on ne se reporte pas au patois local d'où ils dérivent. Comment comprendre la cour DES SAHUTEAUX si l'on ne sait que des *sahuts* sont des bureaux ? La cour DES BOURLOIRES si l'on ignore qu'à Lille une *bourloire* est un jeu de boules ? La rue DES OYERS est la rue des *Eauwiers*, c'est-à-dire des Fontainiers.

Rue DES BUISSES : une *buisse* est un tuyau, on dit la buise du poêle, et par analogie un chapeau-buse est un chapeau-buisse. En 1285 fut construite à l'emplacement de cette rue une canalisation en buses de bois pour conduire les eaux du Becquerel, et c'est ce dispositif qui sous son nom patois a donné son appellation à la rue.

Rue A CLAQUES : une *claque* est une femme malpropre, paresseuse, de bas étage, ce qui laisse supposer que cette rue abritait une population d'un niveau peu relevé.

La rue DE LA PIQUERIE est une corruption de rue de la Pecquerie, parce qu'il y avait en cet endroit, derrière les rem-

parts, un étang dont l'existence est mentionnée en 1634, et où se retrouvaient les pêcheurs ou *péqueux*.

Rue DES SEPT AGACHES : une *agache* est une pie, c'est donc la rue des Sept Pies.

Rue A FIENS, ce mot en patois lillois signifiait fumier. Avant la démolition de la Porte des Reigneaux, se trouvait en cet endroit dans les remparts, un dépôt de décombres, sorte de décharge publique, qui a justifié l'appellation de la rue ouverte sur cet emplacement.

Les anciennes paroisses et les cimetières qui les entouraient, ont laissé des traces dans les noms de rue DU BOIS SAINT SAUVEUR, qui aboutissait au XIV^e siècle à un terrain planté d'arbres ; la Cour DES TRÉPASSÉS, la rue DU REPOS, la cour DES OS RONGÉS, sur l'emplacement de cimetières désaffectés ; la rue DU CURÉ SAINT SAUVEUR, la rue DU CURÉ SAINT ÉTIENNE, et la rue DES DÉBRIS SAINT ÉTIENNE sur les ruines de l'ancienne église paroissiale détruite par le bombardement autrichien de 1792.

On cite à propos de ces deux dernières rues la mésaventure d'un étranger qui confondant les deux appellations s'enquit auprès des passants de la direction à suivre pour se rendre rue DES DÉBRIS DU CURÉ SAINT ÉTIENNE ; sa question, comme on le pense, suscita quelque hilarité.

La rue DES TOURS n'est en aucune façon un souvenir des tours où l'on déposait les enfants abandonnés, ces tours se trouvaient à l'Hôpital Général. La rue porte ce nom parce qu'elle est tracée sur l'emplacement des tours du Château de Courtrai construit par Philippe-le-Bel au début du XIV^e siècle, et c'est à la forme des tours qu'elle longeait que cette rue doit la courbe qu'elle présente.

*
* *

Il est curieux de noter en passant, la place de la numération dans un certain nombre d'appellations ; on relève successivement au cours des recherches :

La rue DES DEUX ÉPÉES ;

La cour DES TROIS ANGUILLES ;

La cour DES TROIS BERLOUS aujourd'hui disparue. Un *berlou*, en patois, est un homme louche. Jacquemars Gielée, dans son poème, emploie *warlou* dans le même sens, et on connaît, en matière d'étymologie, la substitution fréquente du b au v ;

La rue DES TROIS BURESSES également disparue. Une *buresse* est une blanchisseuse.

La rue DES TROIS COURONNES ;

La cour DES QUATRE VOLANTS aujourd'hui disparue ;

La cour DES QUATRE COURONNES, aujourd'hui disparue ;

La rue DES SEPT AGACHES dont nous avons déjà mentionné l'explication ;

La rue DES SEPT HONAINES aujourd'hui disparue. Une *honaine* est une chenille ;

La rue DES SEPT SAUTS ainsi désignée en raison de son peu de longueur, qui permettait de la parcourir en sept enjambées ;

La rue DES QUINZE PISSE-POTS disparue en 1793 et dont le nom étrange n'a guère besoin d'explication.

Il est fort probable que toutes ces dénominations proviennent d'anciennes enseignes, et ce serait, sur ce point, un autre

sujet d'intéressantes investigations que de rechercher l'origine de ces vieilles désignations de cabarets ou d'hôtelleries qui, à l'arrêt de la diligence, engageaient le voyageur par l'attrait confortable de leurs enseignes fleurant le terroir ; au lieu qu'aujourd'hui on se débat dans la banalité des Hôtels Terminus, Hôtel de la Gare, Café du Commerce, Estaminet de l'Union, et que sais-je encore, de plus désespérément prosaïque s'il se peut.

Enfin, signalons cette anomalie qu'il est des rues auxquelles le public n'a jamais voulu donner leur véritable nom, et dont l'exemple le plus typique est celui de la Place Ronde. Elle porte depuis 1871 le nom de Place DE STRASBOURG, et malgré cela elle n'est connue que sous l'appellation de Place Ronde.

VOICI que se termine cette promenade en zig-zag parmi nos rues lilloises.

Je n'ai pas la prétention évidemment, d'avoir passé en revue toutes nos artères, et d'avoir donné des éclaircissements sur tous les quartiers. Mon ambition a été seulement de consigner dans ces modestes pages ce que mes travaux et mes recherches m'ont amené à connaître, et ce que j'ai recueilli de la tradition orale. La mémoire des hommes est en effet si fugitive, et les préoccupations des générations successives sont si diverses, que la gloire de voir son nom apposé au coin d'une rue s'évanouit si rapidement, qu'il n'en demeure après peu, qu'une appellation sans signification.

Heureux encore quand une déformation survenue insensiblement au cours des âges, n'a pas transformé ce nom en une énigme.

L'histoire de France est une excellente chose, mais l'histoire régionale est plus précieuse encore, et il est déplorable de voir à quel point elle est ignorée du plus grand nombre.

Et j'ai pensé que si chacun consignait de la sorte tout ce qu'il sait sur quelque point de nos coutumes ou de nos

légendes, bien des précisions survivraient, qui se perdent au jour le jour, au grand dam de la physionomie de notre cité de L'ISLE-EN-FLANDRE. Les traditions sont faites de l'apport de chacun, et c'est cet ensemble qui constitue, en vérité, le parfum caractéristique du terroir natal.

TABLE DES PLACES, RUES ET COURS

	PAGE		PAGE
Rue de l'A.B.C.	26	Cour du Beau Bouquet . . .	10
— Adolphe Casse	21	Rue du Béguignage.	8
— Alain de Lille	12	— de Belle Vue	10
— Albert Samain	14	Boulevard Bigo Danel . . .	16
— de l'Alcazar	11	Place aux Bleuets	10
— Alexandre Leleu	14	Rue du Bleu-Mouton . . .	11
— Allard du Gauquier . . .	15	— Bois Saint Sauveur . . .	30
Chemin des Alouettes . . .	11	— du Bombardement . . .	11
Rue Alphonse Mercier . . .	16	— de Boufflers	18
— d'Amiens	12	— Bourgembois	11
— d'Angleterre	24	— Bourignon	13
Place Antoine Tacq	20	Cour des Bourloires . . .	29
Rue Arnould de Vuez . . .	15	Rue des Brigittines	9
— des Arts.	27	— de Brigode	22
— Auguste Angellier . . .	14	— Brûle-Maison	13
— Auguste Mourcou . . .	20	— des Buisces	29
— Augustin Drapier . . .	21	— des Capucins	9
— des Augustins	10	Place Casquette	7
— de la Baignerie	9	Rue des Célestines	9
— du Ballon	10	— du Château	10
— Ban de Wedde	22	— des Chats Bossus . . .	24
— du Barbier Maes . . .	15	— du Chaudron	7
— Barthélémy Dorez . . .	21	— Chevalier de L'Espinard	14
— du Bas Liévin	7	— du Chevalier Français .	10

	PAGE
Rue à Claques	29
— de la Clef	10
— Colbrant	20
— Comtesse	19
Place Cormontaigne	20
Rue Corneille	22
— du Court Debout	23
— du Croquet	6
— du Curé Saint Étienne	30
— du Curé Saint Sauveur	30
— des Débris Saint Étienne	30
— Delezenne	21
Place Déliot	19
Rue Denis Godefroy	21
— Desrousseaux	14
— des Deux Épées	10
— Doudin	6
Cour des Élités	24
Rue des Étaques	23
— Faidherbe	19
Place Fernig	17
Rue à Fiens	30
— Fontaine-del-Saulx	18
— de la Funquée	10
— Gantois	19
— Gauthier de Châtillon	13
— Gombert	20
— du Grand Balcon	10
— du Gros Gérard	22
— Guillaume Werniers	20
Place Guy de Dampierre	18
Rue Jacquemars Gielée	13
Place Jacques Febvrier	20
Rue au Jambon	11

	PAGE
Rue Jean-Baptiste Monnoyer	15
— Jeanne Maillotte	18
— Julien Destrée	20
— de la Justice	27
— Lalo	15
— Lequeux	20
Place du Lion d'Or	11
Rue du Long Pot	11
— Louis Nicquet	17
— Lydéric	18
Place Madeleine Caulier	17
Rue du Maire André	16
— Malcense	12
— Malus	21
— des Manneliers	26
— Marais	28
Pl. du Marché aux Chevaux	22
Rue du Marché aux Poulets	22
— du Metz	19
— des Molfonds	26
— du Molinel	26
— des Moulins de Garance	23
— Neuve	24
— Nicolas Leblanc	21
— du Nouveau Siècle	24
Cour des Os Rongés	30
Rue Ovigneur	17
— des Oyers	29
Place des Patiniers	7
Rue Patou	14
Cour des Pauvres Claires	10
Rue des Pénitentes	9
— au Péterinck	6
— du Petit Paon	11

	PAGE
Place Philippe Lebon	21
Rue de la Piquerie	29
— du Plat	27
— de Poids	7
— du Pont-à-Raisnes . . .	27
— du Pont Neuf	24
— des Ponts de Comines .	28
— du Prieuré	8
Place des Quatre Chemins .	27
Cour des Quatre Couronnes .	31
— des Quatre Volants . .	31
Rue de la Quennette.	29
— des Quinze Pisse-Pots .	31
— Racine	22
— de la Rapine	10
Place des Reignaux	7-13
Rue du Repos	30
— des Robleds	6
— du Rouge-Debout . . .	23
Square Ruault	17
Rue du Sabot	11
— Saint François	9
— Saint Genois	10
— Saint Nicaise	9
— Saint Nicolas	8

	PAGE
Rue des Sahuteaux	29
— Sans Pavés	26
— Schepers	16
— du Sec Arembault . . .	7
— des Sept Agaches . . .	30
— des Sept Homaines . .	31
— des Sept Sauts	31
Place Simon Vollant	20
Rue des Stations	28
Place de Strasbourg	32
Rue des Suaies	24
— des Tanneurs	26
— des Tours	30
Cour des Trépassés	30
Rue de la Trinité	8
Passage des Trois Anguilles .	8
Cour des Trois Berlous . .	31
Rue des Trois Buresses . .	31
— des Trois Couronnes .	11
— des Trois Mollettes . .	8
— des Urbanistes	9
Cour du Vert Debout	23
Rue de la Vieille Comédie. .	28
— Virginie Chesquière . .	18

BIBLIOGRAPHIE

- M.-A. BERTRAND. — *Les Rues de Lille* (1879).
F. CHON. — *Promenades Lilloises* (1882).
DELILLE. — *Les Rues de Lille* (1897).
DESROUSSEAUX. — *Mœurs Populaires de la Flandre Française* (1839).
Louis LEGOUGEUX. — *Souvenirs Lillois* (1904).
Edmond LELEU. — *Notre Vieux Lille* (1921).
-

— Imprimerie —
MOREL & CORDUANT
11, rue des Bouchers, LILLE
III^e Trimestre 1948
Dépôt Légal N° 108

21203